

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 11.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XVII

Au dehors, sur la place, la foule attendait. Les fillettes de la rue de l'Eglise, les blanchisseuses de la rue de Paris ou de la rue du Mesnil, accourues, curieuses, contemplaient les équipages dont les chevaux piaffaient, les cochers, droits sur leurs sièges, leurs fouets sur la cuisse, regardant ces figures hâlées, tendues vers un seul point : la porte ouverte de l'église où l'on voyait, comme dans une profondeur de grotte.—là, sous les poutrelles en triangle qui soutenaient la voûte, et dans le cadre de ces arceaux gothiques, recrépis et garnis d'ornements de bois jaunâtre du XVII^e siècle.—Marsa en robe blanche, le dos incliné, son voile marquant seul la place de sa tête penchée dans une prière peureuse, et auprès d'elle, debout, Andras Zilah dont la belle tête blonde semblait dominer tous les assistants. Puis du fond de la petite église, une musique d'orgue sortait, chevrotante comme un clavecin, puis grondante et forte mais pénétrante toujours et qui faisait faire, jusque sur la place, un grand silence qui cessait avec le dernier soupir de l'orgue. C'était alors, sur cette place, un fourmillement joyeux plein de fièvre ; on montait, comme pour attendre le passage d'un cortège, sur la margelle du puits et les saillies de la fontaine élevée là, on s'accrochait à la corde de paille qui criait et l'on se hissait là pour mieux entendre.

Au-dessus de ces têtes, enveloppées toutes par la pénombre verdâtre qui tombait de l'épais plafond formé par la voûte presque plane des vieux tilleuls, les feuilles s'agitaient avec un murmure sourd qui rappelait la mer, et parfois, des branches secouées, tombait en tournoyant quelque fleur d'un blanc jauni que les fillettes se disputaient tendant leurs mains et disant :

Celle qui l'attrapera aura un mari cette année !

Un pauvre, avoué et maigre, accroupi sur les marches du presbytère, jetait, de temps à autre, dans ce bruit, sa prière monotone, comme une plainte d'oiseau de nuit.

Yanski Varhély, demeuré sur la place, regardait cela presque curieusement en attendant la fin de la cérémonie. Un peu mal à l'aise dans l'atmosphère lourde de la petite église, sentant la migraine lui mettre autour du front son cercle mauvais huguenot, d'ailleurs, l'ancien soldat était sorti, ôtant son chapeau et livrant son front au vent, à la fraîche qui tombait des tilleuls.

Sa rude figure de Hun avait même un moment inquiété la foule qui le regardait, silencieuse, puis bientôt s'était remise à bruir comme un ruisseau sur des cailloux.

Varhély jetait, de temps à autre, un coup d'œil dans l'intérieur de l'église. La baronne Dinati faisait la quête maintenant. Entre les deux rangées de chaises elle tendait l'aumônière de ses jolis bras potelés et inclinait gentiment sa tête souriante et son aimable petite personne.

Varhély faisait trois ou quatre pas devant le portail, examinant machinalement les débris du châteaudeau qui forment, avec leurs revêtements de lierre, un des côtés de la place, et il allait rentrer dans l'église, lorsque, de la foule, un domestique en livrée, se détacha, venant vers lui et comme cherchant quelqu'un, puis regardant aussi vers le fond de l'église en se haussant sur la pointe de ses bottines.

Après avoir un moment attendu, cet homme s'approche de Yanski et se découvrant :

—C'est bien à M. Varhély que l'honneur de parler ? demanda-t-il.

—Oui, fit Yanski, un peu étonné.

—J'ai une commission pour le prince Andras Zilah : monsieur voudrait-il avoir la bonté de se charger de remettre cela au prince ? Je demande pardon à monsieur, mais c'est très pressé et il faut que je reparte à l'instant. J'aurais même dû porter cela à Maisons depuis hier.

Et de la poche intérieure de sa livrée, le domestique tirait un petit paquet soigneusement enveloppé et scellé de cachets rouges que retenait un fil léger.

—Monsieur m'excusera, dit-il encore. Mais c'est très pressé !

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Varhély un peu brusquement. D'où cela vient-il ?

—C'est de la part de M. le comte Michel Menko.

Varhély savait fort bien, comme Andras lui-même que Michel venait d'être gravement malade, blessé ; il se fût étonné sans cela de l'absence du jeune homme au mariage du prince.

Il crut à un souvenir de Menko, à un cadeau de noce, et prit le petit paquet en le tordant machinalement dans sa main. Mais il s'étonna alors. On eût dit que ce paquet était un paquet de lettres.

Il regarda la suscription. D'une écriture nette et ferme, le nom du prince Andras Zilah avait été tracé et, en caractères hongrois, Michel Menko avait écrit à l'angle gauche : Très pressé ! Avec l'expression de mes excuses et de ma tristesse. Et, plus bas la signature Menko Mikaly.

Le domestique était toujours là, debout respectueusement découvert.

—Monsieur sera assez bon pour me pardonner, dit-il, mais, au milieu de cette foule je ne pourrais peut-être pas arriver jusqu'à Son Excellence. Et les recommandations de M. le comte sont si formelles

—C'est bien, dit Varhély. Je remettrai cela moi-même au prince tout à l'heure.

Le domestique saluait, remerciant encore, et laissait Varhély vaguement inquiet de ce paquet inconnu qu'on apportait là et que Menko adressait au prince.

—Avec l'expression de ses excuses et de sa tristesse ! Michel voulait sans doute dire par là qu'il était navré de ne pouvoir se joindre aux amis d'Andras, lui qui en était un des plus aimés, un des plus intimes, lui que le prince appelait "mon enfant". Oui, parbleu, c'était cela évidemment. Mais pourquoi ce paquet cacheté, et, en vérité, que contenait-il ? Yanski le tournait et le retournait entre ses doigts velus dont les spatules paraissaient vouloir s'enfoncer dans cette enveloppe avec une hâte de savoir.

Il se demandait vraiment s'il allait remettre cet envoi au prince. Et pourquoi pas ? Quelle folie de croire qu'une nouvelle désagréable pût venir de Michel Menko ! Le jeune homme, incapable de se faire transporter à Maisons, tenait à envoyer ses vœux au prince, et Zilah serait heureux de recevoir ce lointain salut de l'ami. Voilà tout. Il n'y avait là aucun ennui possible aucun. C'était, au contraire, un hommage et une joie de plus qui venaient à Andras.

Maintenant Varhély ne pouvait s'empêcher de sourire de ces involontaires mouvements de nerfs que cause parfois une lettre soudaine apportée dans des circonstances bizarres, ou une dépêche inattendue. Ce quelque chose d'inconnu qui tombe brutalement dans l'existence prend des aspects de menace inquiétante. Il y a du spectre dans certaines lettres brutales, dont l'enveloppe seule, d'avance, fait magnétiquement trembler. Le rude soldat n'était pas coutumier de pareilles faiblesses et il se reprochait comme un enfantillage cette espèce de crainte instinctive à présent dissipée.

—Est-on bête tout de même ! grommelait Varhély.

Il haussait les épaules et regardait la chapelle. Du fond de l'église, une musique grondait venue avec le murmure de la foule prête à sortir et le bruit du remuement des chaises sur les dalles. La marche du "Songe d'une nuit d'été" se déroulait avec des majestés de velum déployé sur les deux époux qui marchaient vers la place. Marsa souriait à cette musique de Mendelssohn qu'elle avait jouée tant de fois et qui maintenant chantait pour elle le cantique de l'amour heureux. Elle regardait cette église pleine de gens à qui Zilah envoyait en passant un salut et un remerciement d'une légère inclinaison de tête. Au fond, la porte s'ouvrait sur la lumière, sur les feuilles vertes, sur des murailles criblées de soleil. Et, éblouie par cette clarté du dehors, Marsa, les yeux fixés sur la découpe lumineuse du portail, n'apercevait plus rien dans les demi-ténèbres de cette église d'où, sur son passage, une sorte de bruit de houle administrative montait.

Il y eut encore sur la place une longue exclamation flatteuse lorsque, dans sa robe blanche, Marsa se montra sur le seuil. Elle rayonnait. Cette foule, qui s'ouvrait devant elle, la regardait avec des avidités charmées. La portière du coupé d'Andras était ouverte. Marsa sauta légèrement sur les coussins et Andras, souriant, heureux d'une joie profonde, d'une renaissance de jeunesse et de foi, s'asseyait à côté d'elle, laissant tomber à l'oreille de la Tzigane, au moment où la voiture partait, ce cri débordant de son cœur :

—Ah ! que je t'aime ! ma bien-aimée ! mon adorée Marsa !... Que j'ai t'aime et que je suis heureux !

XVIII

Ils étaient, elle et lui, enfourés comme d'une atmosphère de joie. Ces visages souriants, ces saluts, cette foule où le coupé avait peine à s'ouvrir un chemin, ce bruit joyeux, les échos de ces cloches lancées à toute volée, de cette musique de Mendelssohn qui jetait, là-bas, ses accents de triomphe, cette pluie de soleil sur la verdure des arbres, ces tronées de ciel bleu, cette chaleur d'été sur l'épanouissement des êtres et des choses, tout faisait monter au cerveau des époux comme des parfums d'ivresse, et, dans l'intensité de ce bonheur, éternelle et charmée à la fois, la Tzigane, le cœur gonflé et débordant, sentait à ses yeux monter des larmes heureuses.

—C'est un beau mariage ! Vraiment c'est d'un réussi ! Les mariés ! Le décor, ces tilleuls ! ces bons paysans, ces fillettes ! Tout, tout est d'un complet ! Un Debucourt !... Un Tannai !... Si jamais je me remarie, répétait en riant la baronne Dinati, je me remarierai au village.

—Baronne, quand vous voudrez, disait alors le vieux Vegetzine, retrouvant un peu de galanterie dans l'électricité de ce jour d'été.

Et Jacquemin, spirituel, disait au Russe :

—Ah ! charmant général !... Très pur ! Très Régence !... Je le note !...

Les voitures filaient vers la maison de Marsa, dans les grandes avenues et contournaient rapidement les bassins du parc où l'eau des jets d'eau riait en tombant et se volatilisait à demi, tout autour, sur les fleurs des massifs. Devant l'église, les enfants se disputaient l'argent et les bonbons que leur faisait distribuer le prince Andras. Auprès du buffet, dans le grand salon de Marsa, les domestiques, en livrée, attendaient les invités pour le lunch. Les cristaux illuminaient la nappe blanche ; le champagne rosé ou doré baignait entre les morceaux de glace dans les seaux d'argent. Ce fut comme un assaut, les moustaches du général Vegetzine guidant hardiment la colonne. Tous ces appétits excités par le grand air faisaient honneur